

# Jacques Darras, *Nous ne sommes pas faits, pour la mort*, Stock, 2006, 190 pages, 18 €

Françoise Le Corre

DANS **ÉTUDES** 2006/10 Tome 405, PAGES XXII À XXII  
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2006-10-page-XXII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Littérature

Marie DEPUSSÉ

## *Les Morts ne savent rien*

P.O.L., 2006, 252 pages, 18 €.

Marie Depussé n'écrit ni de belles histoires ni de beaux livres, mais ils sont vrais. Elle cherche une voix dans le souvenir de ses frères et de sa sœur, dans sa propre vie. Mais cette voix de la mère morte ne s'entend plus. Ce récit, « écrit à quatre voix », déclare son auteur, ne peint aucune idole, pas plus qu'il ne s'acharnerait à en détruire. Si la figure de la mère apparaît peu à peu, ce n'est que – mais pouvait-il en être autrement? – dans les éclats dont en vivent ses enfants, ceux qui blessent comme ceux qui éclairent. C'est la complexité des rapports familiaux, de maternité, filiation et paternité, qui se trouve saisie, non dans le dénouement qu'apporterait une étude à distance, mais dans leur intrication permanente, sans que le sort soit joué d'avance. Marie Depussé n'excelle jamais tant que dans les pages qu'elle consacre à ses rencontres avec la folie ou à son art de lire la littérature. Déjà son premier récit, Dieu gît dans les détails, avait révélé la singularité et la beauté de ce chemin. On chercherait en vain une raison de ce récit; nulle apologétique d'une vérité d'existence, si ce n'est la fidélité à ce que la vie découvre de soi, entre blessures, élans, mensonges et les flirts avec la mort. De ce voisinage, le lecteur pourrait se lasser s'il ne

finissait par découvrir, grâce à celle qui la reçoit, que la voix de la mère tisse la trame de rêves qui hissent vers la vie.

Patrick Goujon

René RODRIGUEZ

## *Le Faussaire*

José Corti, 2006, 288 pages, 16 €.

Roman, certes, mais si proche de l'histoire qu'on se laisse prendre à sa vraisemblance. Car tout n'est pas inventé dans cette correspondance entre deux compagnons d'Inigo de Loyola ayant lié amitié à Paris. L'un, Diego Laynez, bien réel, a suivi Ignace jusqu'à Rome où, en 1540, il collabore à la fondation de la Compagnie de Jésus. L'autre, Luis Nunez Alameda, personnage fictif, est resté laïc et, de retour à Tolède où il est devenu magistrat, se trouve lié à l'histoire rocambolesque d'un faussaire, Saaveda, qui se fait passer pour nonce afin d'établir au Portugal une inquisition aussi rigoureuse que celle d'Espagne. Ce roman épistolaire ne prétend pas relater la véritable histoire de ce fourbe personnage, évoqué par Voltaire dans l'article « Inquisition » de son *Dictionnaire philosophique* et repris dans un pamphlet de 1859 qui fait de lui, aidé du jésuite Simon Rodriguez, autre compagnon d'Inigo, le fondateur de l'Inquisition au Portugal. Mais, à travers l'intrigue nouée au long d'une correspondance au style alerte et d'un beau classicisme,

où le faussaire se trouve peu à peu démasqué, c'est une page d'histoire tourmentée, le tumulte politique et religieux du siècle de Charles Quint, qui est brillamment évoqué et qui fait le véritable intérêt du livre. Sur une scène où les disciples d'Erasmus, de Vives et des autres humanistes de l'époque sont affrontés aux rigueurs de l'Inquisition, se met en place, dans ce siècle d'or de l'Espagne, une police des esprits qui n'est pas sans évoquer les procès des totalitarismes modernes. Si la Compagnie de Jésus sort de cette aventure romanesque lavée de tout soupçon de complicité, son image s'y reflète comme celle d'une jeune institution religieuse plus préoccupée de sa réputation mondaine que de sa mission évangélique.

Claude Flipo

Simon NJAMI

### *C'était Senghor*

Fayard, 2006, 326 pages, 22 €.

Nimrod & Armand GUILBERT

### *Léopold Sédar Senghor*

Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, 2006, 366 pages, 22 €.

C'était Senghor : l'homme noir épris de métissage, l'être humain né dans une brousse africaine et académicien en France, l'écrivain du monde et le président d'un pays. Voilà Senghor, le corps de l'œuvre : les textes que nous nommons tels, les poèmes, les essais, les traductions. Ces deux ouvrages dessinent un récit qui va de l'Histoire et de la politique à la culture et l'écriture. Njami, co-fondateur de la *Revue Noire*, nous conte les Empires du Mali, du Ghana, les fines civilisations africaines, les guerriers et les rois dont Senghor

est issu. Il raconte la méprise d'une phrase lue hors de son contexte : « La raison est hellène comme l'émotion est nègre. » Il déploie une phrase fluide en hommage à celui qui a posé la question absolue, celle de la ressemblance et de l'altérité : le problème en soi du Nous. Il affirme qu'en la Négritude s'inverse le rapport du regardant au regardé. Aller du livre de Njami au texte de Nimrod, dans la réédition du Senghor, c'est accomplir un trajet de compréhension et de sensation entre la terre et la littérature. D'où vient cette écriture métisse d'avant les modes ? Le français est la langue de l'autre, l'imaginaire est sévère et wolof. Nimrod a écrit en 2003 un *Tombeau de L.S. Senghor*, premier texte à restaurer la figure senghorienne chez les écrivains africains. Ici, il attire notre lecture sur le drame qui gît dans ce trait d'union : poète-président. Il rappelle Gide – « La sagesse n'est pas dans la raison mais dans l'amour » –, cité par Senghor, longtemps soutenu par l'écrivain des *Nouvelles Nourritures*. Il mentionne les traductions méconnues que Senghor fit des poètes anglais, les éliabéthains, comme « s'il entamait par là des exercices spirituels ». Nimrod lit Senghor aujourd'hui, avec la distance qui manquait à ses prédécesseurs. Il le met en relation avec Edouard Glissant : « Une langue ne se pratique qu'en présence d'autres langues. » Il réenracine l'œuvre de l'homme dans un moment donné de l'histoire où il fallait proclamer à la face des colonisateurs que l'homme noir est un homme de culture, un bâtisseur de civilisation. Et, surtout, il ajoute à l'édition de 1969 plusieurs textes choisis, notamment des extraits d'essais critiques et esthétiques. Nimrod suspend son ouvrage sur la ballade toutcouloire de Samba-Foul, traduite du peul par Senghor : « Il est parti Samba ! On l'acclame avec amour comme le souverain du pays... pour

qu'ils [les griots] chantent tous les jours et devant tous les guerriers les gestes de Samba, pour qu'ils gardent, toujours, la mémoire de ses prouesses. »

Véronique Petetin

P.-D. JAMES

## *Le Phare*

Fayard, 2006, 424 pages, 22 €.

Dans son dernier roman, P.-D. James – dont les *aficionados* attendent impatiemment chaque année le nouvel opus – a réuni les ingrédients éprouvés du polar classique. Un lieu clos, une victime si déplaisante que la liste des suspects de son assassinat s'allonge de page en page, des intrigues qui se croisent et s'entremêlent, une équipe policière compétente mais traversée par le doute... voire pire. Au large des côtes de Cornouailles, merveille de la nature baignée par un soleil automnal inattendu sous ces latitudes, Combe Island accueille quelques personnalités en quête de calme et de ressourcement. Une micro-société, distinguée autant que dissimulatrice, propice à l'éclosion du drame, vit là, encerclée par la mer, ravitaillée et reliée au monde par un unique bateau. On se promène, on se cherche ou se fuit, on s'observe ou l'on feint l'indifférence. Lorsque l'un des résidents est trouvé mort (suicide ou meurtre ?), de Londres le subtil commissaire Adame Dalgiesch et deux de ses inspecteurs sont aussitôt dépêchés dans l'île pour élucider en toute discrétion cette fâcheuse affaire – qui s'avérera, on s'en doute, beaucoup plus insidieuse qu'il n'y paraissait au premier abord. Virtuose et précise, la plume de la romancière décrit avec élégance et prégnance les méandres psychologiques d'une action

parfaitement maîtrisée, ménageant quand il le faut et comme il le faut les indispensables rebondissements. Les descriptions de l'île, cadre inquiétant et somptueux, l'irruption soudaine de l'Histoire qui complique un peu plus le travail des enquêteurs, donnent chair à ce Phare. Il ne compte sans doute pas toutefois parmi les chefs-d'œuvre de l'auteur ; il y manque la puissance presque douloureuse qui pesait sur *Un certain goût pour la mort* (1997) ou sur *La Salle des meurtres* (2004). Et puis, l'affection quasi amoureuse de P.-D. James pour son commissaire – héros récurrent – applique au personnage une aura de perfection légèrement excessive.

Emmanuelle Giuliani

Ippolito NIEVO

## *Confessions d'un Italien*

Traduction de l'italien par Michel Orcel.

Préfacé par Mario Fusco. Fayard, 2006, 818 pages, 30 €.

La dégustation d'un grand vin provoque parfois cette impression : une foule de métaphores et de comparaisons affluent pour en décrire les saveurs. Les huit cents pages du roman d'Ippolito Nievo, *Confessions d'un Italien*, créent un émerveillement très comparable. La certitude, d'abord, d'être face à une grande œuvre, à ranger sur l'étagère idéale des romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle, auprès de Stendhal, Hugo, Dickens, Tolstoï. Le titre emprunté à Rousseau dit à lui seul une autre filiation. Mais la surprise est d'y découvrir des ascendances moins évidentes : d'un côté Goethe, père du roman d'apprentissage, de l'autre Goldoni, incarnation du théâtre vénitien ; d'un côté la liberté rêveuse du romantique, de l'autre la trame de la

*commedia dell'arte*. Le roman commence ainsi : « Je naquis vénitien le 18 octobre 1775, jour de la Saint-Luc, et, avec la grâce de Dieu, je mourrai italien. » L'homme qui écrit ces mots est censé raconter sa vie à un âge avancé. Et, dans l'acuité des souvenirs de la petite enfance, passée au château de Fratta, au Frioul, on croit en effet déceler l'écrivain âgé. Mais Ippolito Nievo est mort à trente ans, en 1861, dans un naufrage, pendant les soubresauts de l'unification italienne. Une singularité de plus pour ce roman qui raconte les aventures de l'orphelin Carlino, élevé à la dure avant de se découvrir riche et aristocrate. Il est amoureux de sa fantasque cousine Pisana. Dans la Vénétie du XVIII<sup>e</sup> siècle, les nobles et leurs vassaux entretiennent des rapports féodaux ; la République sérénissime finissante a partout des espions qui évoquent les polices politiques du XX<sup>e</sup> siècle. Tout cela sera balayé par la Révolution française et les troupes de Bonaparte. Le lecteur français découvre au passage l'envers de la légende dorée : les ravages de la soldatesque, le mépris des nouveaux maîtres venus sous l'étendard de la liberté. Mais Carlino chevauchera l'Histoire toujours à la poursuite de ses deux amours : Pisana et l'Italie.

Sophie Gherardi

Antonio PASCALE

### *La Ville distraite*

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer. Seuil, 2006, 190 pages, 20 €.

### *L'Entretien des sentiments*

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer. Seuil, 2006, 206 pages, 20 €.

Au delà de leur diversité, ces deux ouvrages présentent une certaine unité, aussi bien de thème que de ton : Antonio Pascale porte un regard vif, tantôt grave, tantôt amusé, sur les contradictions et les espoirs déçus, mais aussi les joyeuses bizarreries et les fêlures inattendues de l'existence. Dans *La Ville distraite*, il dresse un portrait de Caserte, située au nord de Naples. Sur le rythme alerte d'une ronde où le retour de motifs trahit, de façon comique, une tendance sourde au ressassement, il fait défiler la « faune » bigarrée des Casertains et les activités auxquelles ceux-ci s'emploient : les Maghrébins et le commerce des cigarettes de contrebande, les Sénégalais et les gros sacs des contrefaçons vendues à la sauvette, la camorra et son art éprouvé de l'intimidation silencieuse, les employés de bureau conduits à la dépression par l'ennui, les jeunes gens désabusés qui feignent de croire à des possibilités de changement... *Distraite*, Caserte l'est peut-être par fausse légèreté, pour se détourner d'un réel qui a parfois le goût amer de la fatalité. Or, jamais l'auteur ne cède à la tentation du pathétique ou du sarcasme ; il pratique avec panache, comme un remède modeste mais salutaire, cet art de rire de soi qui est une forme de lucidité. Pour faire changer les choses, « deux ou trois actions suffiraient. Surtout, il suffirait que les Casertains cessent d'être casertains [...] : regarder leur ville du dehors et d'en haut pour perdre le sens de la minutie qui freine, émousse, et acquérir le sens de l'ensemble qui permet de penser en grand. Les Casertains devraient se changer en ex-Casertains ». On retrouve cette manière enlevée et ces lieux familiers dans *L'Entretien des sentiments*. Toutefois, le ton de certaines nouvelles se fait plus grave et l'atmosphère plus pesante, voire étrange. Il y est question des crises de la vie

familiale et amicale, des ébranlements passagers qui fissurent la tranquillité du quotidien, des insatisfactions et des résolutions mues en triste résignation, des sursauts provoqués par le désir de vivre et de lutter contre l'inertie ambiante d'un microcosme sclérosé. Si l'apparition furtive de certains personnages, d'une nouvelle à l'autre, établit un lien discret entre elles, la variété des voix et des « climats » narratifs peut laisser perplexe et souligner l'intérêt inégal des récits. Mais cette disparité n'est-elle pas à l'image d'une Italie méridionale elle-même complexe et contrastée ?

Kim-Loan Tran Van Chau

Andreï DMITRIEV

### *Au tournant du fleuve*

suivi de *Retour*. Trad. du russe par Lucile Nivat et Régis Gayraud. Fayard, 2006, 214 pages, 17 €.

*Au tournant du fleuve* croise les trajectoires de plusieurs personnages en quête sur un mont : une femme vient guetter sur les fresques de l'église la réponse d'un Dieu sans voix ; un père, empêtré dans une vie lamentable, mais ivre des bonnes résolutions que lui inspire son amour paternel, vient rechercher son fils soigné dans un sanatorium. Mais Snetkov, le médecin, réfugié dans ce lieu comme en un ultime idéal, veut préserver l'enfant de son père, comme on sauve un objet symbolique et fragile d'un désastre annoncé. Où est la vérité ? Le mont n'est pas *La Montagne magique* de Thomas Mann, une vaine fable d'ailleurs, selon Snetkov, forgée pour un monde disparu. Les « conversations sur l'essentiel » n'y mènent à rien, la vie y est aussi complexe qu'ailleurs. Et pourtant, que cherchent ces tristes et beaux pèlerins, sinon s'arracher à leurs

pesanteurs, se purifier d'eux-mêmes, et peut-être toucher le ciel ? On suit avec pitié le piétinement de ces êtres usés et pourtant encore capables de s'imaginer autres. Le langage poétique de l'auteur (déjà réputé en France), où perce une profonde compassion pour les hommes, enchante, parfois, ces tranches de vie. Ainsi l'escapade de Maria, embarquée malgré elle dans une grande fête populaire (*Retour*), a-t-elle un instant la saveur d'une liberté retrouvée. En vérité, l'horizon semble clos à l'avance et le ciel, vide : Maria se retrouve à cent cinquante kilomètres de chez elle, dégrisée et dépouillée, et bien obligée de revenir à pied. Et sur le mont, le petit garçon, parti se cacher de son père sur les conseils du médecin, est introuvable. Le récit reste à la frontière du drame, imminent mais irréel tant que l'on préfère ne pas le voir. Un symbole amer de la Russie contemporaine.

Agnès Passot

Ninar ESBER

### *Conversations avec Adonis, mon père*

Seuil, 2006, 238 pages, 20 €.

L'auteur a voulu, par ces entretiens, que son père et elle apprennent à se connaître. Et c'est ce qui donne à ces pages un ton attachant et authentique. Un père, poète libanais reconnu, profondément aimé et admiré par sa fille, à la fois pour ses dons de poète et sa grande maîtrise de la langue arabe classique (il fera une thèse sur « ce qui est stable et ce qui évolue » dans cette langue). Sa fille, plasticienne, interroge son père sur de très nombreux sujets, depuis la crise sociale, politique, religieuse et intellectuelle du monde arabe, jusqu'à l'évocation de la guerre à

Beyrouth dans les années 80 – évocation qui prend un relief saisissant en cet été 2006... Les pages sur le prénom musulman Ali, supplanté par le nom d'écrivain Adonis, sont très intéressantes. Ce nom païen, qui remplace un prénom monothéiste, lui a permis d'acquérir sa notoriété et sa pleine personnalité littéraire. On lira avec intérêt de nombreux autres développements, parmi lesquels ceux sur les dérivés « sexy » du grand souk Hamidiyye de Damas, sur la langue arabe, sur les génies de la civilisation classique arabe et leur attitude d'opposition à la religion, sur l'histoire préislamique et la crédibilité des récits qui s'y rapportent, sur le Coran et la modernité, sur les relations entre garçons et filles, sur les attentats-suicides, etc. Un petit ouvrage intéressant par l'éclairage qu'il donne sur un grand poète libanais contemporain et une certaine partie de la jeunesse libanaise.

Jacques Langhade

**Cristina CAMPO**

### *La Noix d'or*

Trad. de l'italien par M. Baccelli et Jean-Baptiste Para. L'Arpenteur, 2006, 212 pages, 19,50 €.

### *Lettres à Mitta*

Postface de M. Pieracci Harwell. Trad. de l'italien par M. Baccelli. L'Arpenteur, 2006, 430 pages, 31,50 €.

Traductrice, poétesse, essayiste, Cristina Campo fut, sa vie durant, animée par une très haute exigence vis-à-vis d'elle-même; de ses amis elle attendait également beaucoup, sa correspondance en témoigne, mais la clarté et l'élégance de l'expression au service de la vérité contribuaient au

charme de sa persuasion. L'une des sources de son inspiration résidait dans sa passion des contes: *Mille et une nuits*, Contes de fées de Madame d'Aulnoy, de la comtesse de Ségur; passion qu'elle associait à une autre: l'art du tapis, qui figurait l'entremêlement des lignes de l'existence et de l'écriture. Simone Weil (elle la traduirait et commenterait) sera son inspiratrice: même culture approfondie, et intransigeance aussi. Elle introduira de grands poètes américains: William Carlos Williams, Emily Dickinson, Djuna Barnes, s'intéressera à Proust (« les sources de la Vivonne qui traite de la présence du petit dans le grand, de l'illimité dans le tangible »). Significative est sa manière d'utiliser le conte pour conjurer l'effroi du beau en littérature; cet effroi, l'enchantement du conte nous en libère, nous faisant quitter le règne de la nécessité pour accéder à un dénouement où la liberté peut s'exercer. Grande lectrice de Hofmannsthal, de Hölderlin, elle plonge avec eux dans le désespoir pour faire émerger quelque chose qui ressemble à l'espérance; et tant pis si Hölderlin se tait, il a Suzette Gontard: « Dans ses lettres la créature disparaît, et c'est la parole d'amour, tellement pure qu'elle en devient anonyme, qui seule en découpe le profil, tout comme le puissant mouvement de la mer dessine la ligne légère d'un littoral. » L'actualité ne la trouve pas désarmée: sa relation de la catastrophe minière de Marcinelle est du même ordre que celle de la tragédie. C. Campo cousine en France avec Valéry, Catherine Pozzi. Sa foi tourmentée lui fera chercher le secours de la liturgie byzantine; mais, comme elle l'écrit: « Il arrive tant de choses dans l'étrange territoire qui se trouve entre l'âme et le corps. »... Le grand William n'est pas loin.

François Denoël

# Arts

Max MILNER

## *Rembrandt à Emmaüs*

José Corti, 2006, 128 pages, 15 €.

De nombreux peintres se sont laissés attirer par le récit de la rencontre à Emmaüs, de Jésus ressuscité et de deux de ses disciples, tel qu'on peut le lire dans l'évangile de Luc. Le livre de Max Milner permet de comprendre pourquoi. Ce récit en effet, qui touche au cœur de l'expérience croyante, touche aussi au cœur de l'expérience picturale dans son moment le plus critique : comment peindre l'instant de la reconnaissance ? Comment peindre des hommes en train de voir ce qui disparaît à leurs yeux ? Dans ses analyses d'une rare finesse, l'auteur montre comment Rembrandt a résolu ces problèmes à travers les tableaux et gravures qu'il a consacrés à ce sujet, les comparant aux solutions de Caravage, Titien et Véronèse. Évitant le piège d'une reconnaissance sous forme de conformité à une image-souvenir, Rembrandt en vient à montrer, par des moyens purement picturaux, non pas ce que voient les disciples, mais comment ils le voient. « Il invite le spectateur à superposer à l'affirmation "tautologique" du visible (ce que tu vois ici est ce qui est et pas autre chose) l'instabilité énigmatique d'un visuel qui est pressentiment d'une absence. » Or ce travail du peintre est le sujet même du tableau : comprendre que le Christ ne disparaît pas dans un « ailleurs », « un lieu autre où son apparence serait plus vraie, plus conforme à son être », mais dans un monde où, selon le mot de Didi Huberman, « l'image est en présence et en promesse tout à la fois », présence

et promesse où l'auteur voit ce qu'opère dans le visible toute œuvre d'art. Avec cet admirable livre, Max Milner poursuit sa méditation sur le « regard » et fait ici entendre des harmoniques théologiques auxquelles il conviendrait de prêter une oreille attentive.

Philippe Charru

Omar CALABRESE

## *L'Art de l'autportrait*

Citadelles et Mazenod, 2006, 376 pages, 165 €.

L'auteur part de loin et voit large, donnant d'emblée toute son étendue à la notion d'autportrait. Aussi nous présente-t-il d'abord des œuvres de l'Antiquité et du Moyen-Âge qui ne cherchent aucunement la ressemblance et qui sont tout au plus l'équivalent d'une signature. L'autportrait spécifique n'apparaît qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, quand l'artiste sort de l'anonymat et prend conscience de son individualité. Mais cette apparition s'est faite discrète, le peintre se mêlant à d'autres personnages ou se dissimulant sous la figure de l'un d'eux. Viennent alors, au cœur de l'ouvrage, plusieurs chapitres où l'auteur présente une analyse à la fois complexe et serrée, historique et structurelle du genre de l'autportrait qu'on ne peut ici qu'évoquer : déploiement de la figure (tête, buste et mains), variété des postures et des attributs, conquête de la profondeur. A quoi s'ajoutent l'influx du regard, les subtilités du reflet et les ambiguïtés de l'image-miroir. Même si son apothéose ne durera pas, l'autportrait révélera pendant plus de trois siècles la conscience que le peintre prend de lui-même, se manifestera comme le signe de la gloire de l'artiste qui s'affiche gentilhomme, aristocrate, homme de lettres ou poète inspiré.

Cette étude de l'autoportrait, illustrée de plus de trois cents reproductions en couleur, souvent en pleine page, draine finalement toutes les idées philosophiques et sociales, toutes les théories artistiques et figuratives que soulève l'éternelle question de la représentation de soi.

Jean-Marie Tézé

# Histoire

Jean-Marie ANDRÉ

## *La Médecine à Rome*

Tallandier, 2006, 688 pages, 33 €.

La médecine latine souffre de nombreux préjugés que la comédie classique a contribué à véhiculer, avec ses accusations de charlatanisme et d'obscurantisme. Celle-ci ne serait, au mieux, qu'une docile élève, ayant bien assimilé les enseignements et pratiques de la médecine grecque. Le dernier livre de Jean-Marie André, spécialiste de la civilisation romaine, part en guerre contre ces idées. La vaste enquête de l'auteur – accessible aux lecteurs néophytes – convoque de nombreux textes de médecins latins, mais aussi d'écrivains et de philosophes. Elle constitue un vibrant plaidoyer en faveur de l'art médical à Rome, de ses apports, de son originalité par rapport à celui des Grecs. Ainsi la médecine à Rome – davantage centrée sur le collectif que sur l'individuel – y apparaît comme « un système de santé publique ». Elle s'ouvre sur l'architecture des villas les plus riches, mais aussi sur un urbanisme hygiénique destiné à lutter contre les différentes formes de pollution ou d'intoxication

(en particulier celle de l'eau par le plomb des adductions...). A un niveau plus individuel, l'art médical à Rome se distingue par l'humanisation de ses pratiques, la systématisation des préceptes de prudence (et d'humanité) d'Hippocrate. Il devient aussi un véritable art de vivre. Dans cet ouvrage rempli d'informations sur différentes pathologies – respiratoire, cardiaque... (et les thérapeutiques proposées) – ou sur les « maladies de civilisation » dénoncées par de nombreux écrivains, le lecteur d'aujourd'hui ne sera pas moins intéressé par l'organisation de la médecine romaine à une époque parfois tardive (IV<sup>e</sup> siècle) : formation et encadrement juridique des médecins, *numerus clausus* proposé par l'empereur Antonin. Autant d'aspects qui surprennent par les échos qu'ils suscitent en nous aujourd'hui, tant il est vrai, conclut l'auteur, que la pratique de l'art médical à Rome ouvre la voie à la médecine moderne.

Marie Goudot

Chantal REYNIER

## *Paul de Tarse en Méditerranée*

*Recherches autour de la navigation dans l'Antiquité (Ac. 27 – 28,16)*. Cerf, coll. Lectio Divina, 2006, 290 pages, 28 €.

Les deux derniers chapitres du livre des *Actes des Apôtres* font le récit du voyage qui conduisit Paul du port de Césarée maritime, à l'extrême-est du bassin méditerranéen, jusqu'à Rome, la capitale de l'empire. Le périple leur fit prendre une route inhabituelle; ils longèrent les côtes de la Turquie et délaissèrent la route la plus directe. Entreprise en automne à une période de l'année où les navires avaient l'habitude de relâcher dans des abris sûrs pour éviter les intempéries

de l'hiver, la traversée fut périlleuse et ils essuyèrent une violente tempête qui fit perdre le second des trois navires qu'ils utilisèrent. Le récit que fait *Luc* de ce voyage recèle un grand nombre de termes techniques marins et constitue un témoignage majeur pour l'histoire de la navigation au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Chantal Reynier commence par un relevé et une analyse de tout le vocabulaire marin, puis propose une lecture fort intéressante du récit des *Actes*. La route suivie par les navires est reconstituée de manière critique et plausible. A partir des données de l'archéologie marine, sont décrits les types de bateaux sur lesquels Paul a pu embarquer : les dimensions, le gréement, la cargaison, la vie à bord, etc. A chaque escale, à chaque changement de route, à chaque évolution des conditions météorologiques, l'auteur s'interroge sur le pourquoi et le comment des décisions prises et des manœuvres effectuées. L'analyse du récit de la tempête qui se leva au sud de l'île de Crète et se termina par un échouement sur les côtes de l'île de Malte retient particulièrement l'attention. Le lecteur aurait cependant aimé disposer de la reproduction de quelques cartes marines pour suivre avec plus de précision le bien-fondé de l'argumentation et la discussion sur le lieu de l'échouement. Une justification de l'utilisation des *Instructions nautiques* aurait été également bienvenue. Les analyses reposent sur une lecture précise du texte et sur une solide connaissance des recherches sur les conditions de la navigation dans l'Antiquité gréco-romaine. Le résultat constitue une étude originale de ces pages des *Actes* dont l'authenticité nautique a pu être mise en doute et qui est davantage lue habituellement dans une perspective théologique.

Jean Miler

Hubert Bosr

## *Pierre Bayle*

Fayard, 2006, 684 pages, 27 €.

Pierre Bayle (1647-1706), polémiste vigoureux et proluxe, a incontestablement marqué les débats autour de la tolérance et de la liberté de conscience à l'époque si terrible qui précède et suit la Révocation de l'édit de Nantes. Exilé du Royaume de France en Hollande à cause d'un calvinisme hautement revendiqué et de sa liberté de pensée qui n'eût point été admise dans le Royaume, Bayle, originaire du pays de Foix, a pratiquement toujours vécu de sa plume, malgré quelques charges d'enseignement qui ne semblent pas l'avoir beaucoup passionné. Cette volumineuse et minutieuse biographie permet de cerner quelque peu ce personnage, assez insaisissable finalement – ne serait-ce que parce qu'il écrivit beaucoup sous anonymat et qu'il est souvent difficile de saisir s'il présente des opinions hétérodoxes qu'il ne partage pas ou s'il argumente pour son propre compte. D'où les soupçons récurrents : était-il vraiment croyant, fidèle au calvinisme ? N'était-il pas plutôt un athée caché, tant il défend avec force les vertus des athées, voire l'athéisme lui-même ? La vie de ce célibataire plongé dans ses livres n'offre pas beaucoup d'événements dignes d'être relatés ; aussi le biographe propose-t-il de nombreuses citations qui montrent bien l'originalité et la rigueur des positions défendues. Il insiste à juste titre sur l'imprégnation du cartésianisme dans les démarches intellectuelles du philosophe exilé ; il analyse avec beaucoup de précision l'amitié avec un autre calviniste influent et de grand talent, Pierre Jurieu, puis la séparation, et enfin les polémiques assez violentes qui ont marqué le

destin des deux hommes vers la fin de leur vie. Ces pages plongent le lecteur dans une époque de confrontations violentes entre chrétiens, mais elles offrent aussi la panoplie des argumentaires d'où sont sorties nombre d'idées sur lesquelles nous vivons encore.

Paul Valadier

Pascal BASTIEN

### *L'Exécution publique à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*

*Une histoire des rituels judiciaires.* Champ Vallon, coll. Epoques, 2006, 272 pages, 24 €.

L'exécution, un « spectacle » ? Foule acclamant le bourreau qui salue du haut de l'échafaud après une décollation parfaitement exécutée, divertissement suscité par le parcours infamant de la « maquerelle publique » Jeanne Moyon, condamnée en 1750 à traverser Paris à dos d'âne, « nue en chemise », avec deux écriteaux « devant et derrière »... Au delà de l'anecdote macabre ou carnavalesque, le « fait divers » est ici mué en « fait d'histoire » culturelle et inscrit dans la dynamique de l'espace parisien au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nuançant les conclusions historiques qui souvent figent le régime suppliciaire d'Ancien Régime dans l'immuabilité formelle du rite, Pascal Bastien considère plutôt l'exécution publique comme un spectacle « souple », « mobile » et « malléable ». Il décrit l'arrêt comme un objet de consommation culturelle créateur de dialogue entre le pouvoir judiciaire et les justiciables, support de la « politique de communication pénale » du Parlement. Il souligne aussi la plasticité d'un rituel capable, par la publicité judiciaire et l'amenuisement de la sévérité pénale, d'adapter son langage aux besoins d'une société en mutation. Si « l'éclat des supplices » théorisé par

Foucault à partir du spectaculaire supplice du régicide Damiens, en 1757, a longtemps focalisé l'attention, P. Bastien a soin de rappeler que la mort judiciaire la plus familière dans le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle est la pendaison, tandis que la mort elle-même est marginale par rapport aux exécutions infamantes non mortelles (fustigation, flétrissure, exposition « publique » au carcan ou au pilori, promenade sur l'âne...). L'extraordinaire « instabilité » du théâtre urbain de l'exécution publique est aussi décryptée à travers ses « acteurs ». Outre le bourreau, personnage focal de l'historiographie traditionnelle, le lieutenant-criminel, le greffier et le confesseur sont autant d'agents et d'auxiliaires de justice dont le rôle dans la cérémonie punitive s'avère fondamental. Rituel parlé où le « dit judiciaire » revêt une importance capitale, l'exécution est une cérémonie où la parole forge un double espace : la pénitence relevant du for privé, concernant la justice divine et médiatisée par le confesseur et la peine, « opération de police sociale » filtrée par le greffier criminel lisant à haute voix l'arrêt parlementaire. Aussi l'exécution au XVIII<sup>e</sup> siècle donne-t-elle à voir comment s'articulent et se séparent le régime de la peine et de la pénitence, le crime et le péché, la justice royale et la justice divine. Enfin, « l'effacement du souverain » de la scène de « la violence absolue » orchestre la représentation d'un roi de miséricorde qui suspend l'exécution en octroyant la grâce royale « au pied de la potence », renonçant à la figure du « roi de terreur » dont la présence aux environs de l'échafaud n'était pas rare aux siècles précédents. « Du roi présent au roi absent, [...] de la peine montrée à la peine suggérée » : cette lecture non figée de l'économie punitive d'Ancien Régime permet de saisir comment l'exécution publique

préserva son rituel de l'éclatement en l'adaptant aux sensibilités parisiennes en mutation ainsi qu'aux transformations de la culture politique et religieuse des Lumières.

Julie-Sarah Doyon

Vincent DUCLERT

### *Alfred Dreyfus*

*L'honneur d'un patriote*. Fayard, 2006,  
1 260 pages, 30 €.

Pour commémorer l'arrêt de la Cour de cassation de 1906, V. Duclert publie une biographie monumentale d'un personnage paradoxalement méconnu. « Dreyfus était la victime, Picquart, le héros » : la formule de Clemenceau (qui en voulait au premier) traduit assez bien l'image d'un personnage terne restée dans les annales. Or, elle est injuste, comme le montre V. Duclert. S'appuyant, avec une maîtrise impressionnante, sur l'énorme documentation produite depuis 1894, il montre que Dreyfus fut au contraire un protagoniste majeur de l'Affaire. Ses protestations répétées d'innocence suscitèrent les premiers doutes, puis ses lettres convainquirent de nombreux indécis ; enfin, il participa activement aux contre-enquêtes. En effet, Dreyfus n'était pas seulement entouré d'intellectuels, il était l'un d'eux. Officier juif animé d'esprit critique, il incarnait une modernisation dont l'État-major ne voulait pas. Il ne cessa jamais d'opposer sa foi en la justice et ses raisonnements rigoureux aux stratagèmes de ses accusateurs. Cela ne fut pas bien compris, car on attendait de lui des attitudes dramatiques. Puis les divisions des dreyfusards contribuèrent à négliger le rôle joué par Dreyfus, qui n'eut même pas droit à une pleine

réintégration dans l'armée. Cet homme, héroïque devant l'arbitraire au point de survivre à des conditions de détention inhumaines, soutenu par une femme remarquable, méritait mieux. V. Duclert réclame donc sa panthéonisation, et emporte la conviction – même si l'on est parfois irrité par des formules sorties tout droit de la rhétorique républicaine d'alors (a-t-il vraiment fallu attendre 1789 pour que la vérité et le droit servent de référence en matière judiciaire ?).

Damien Thiriet

## Philosophie

Antonio NEGRI

### *Lent Genêt*

*Essai sur l'ontologie de Giacomo Leopardi*.  
Trad. de l'italien par N. Gailius et  
G. Passerone. Kimé, 2006, 412 pages,  
30,40 €.

Nous avons le Leopardi de Nietzsche, qui répondait à celui de Sainte-Beuve et annonçait celui de Maurras ; il nous manquait un Leopardi non pas universitaire, ni même poétique, mais issu des plus profonds soubresauts de notre histoire – un Leopardi politique pour notre temps. Avec la traduction de l'ouvrage d'Antonio Negri, c'est chose faite. Negri a écrit son Leopardi en prison, comme Gramsci sous le fascisme a écrit sa philosophie sur ses cahiers de prisonnier. Negri a vécu la défaite des idéaux de mai 68 et la « Restauration » des années 80 avec la même révolte que son grand prédécesseur ; et, lui aussi, il s'est donné pour tâche de résister. Si les moyens

qu'il a retenus pour faire valoir sa dissidence dans le siècle furent appropriés, c'est une autre histoire, et nous ne saurions en décider ici. Pour qui s'imposera le chemin d'une lente lecture, la leçon de modernité du poète bossu lu par Negri est proprement saisissante. On y découvre que Leopardi procède de la même culture que les grands philosophes de l'Idéalisme allemand, mais le développement de sa pensée ne saurait leur être comparé. Il est précisément l'issue qui survit à l'effacement de leurs promesses. Quand les grandes mythologies du romantisme tombent, il reste encore Leopardi, ce mélange de philologie, de précision intellectuelle, d'honnêteté morale, de sens de la communauté que la dialectique spéculative avait tendance à transformer en illusion contagieuse. Le Leopardi de Negri est un poète qui procède de la défaite des poésies hâtives, un poète du néant plus authentiquement poète que les chantres de la plénitude et du rassemblement. Negri parle peu de Heidegger dans cet ouvrage, mais il faut comprendre que cette lecture, par un philosophe engagé, du poète de Recanati vaut à tout instant comme un antidote aux lectures heideggeriennes de Hölderlin. La substitution d'une latinité politique au ressassement ontologique est la grande espérance de l'auteur. Encore faut-il que celui qui voudra mettre un terme, par l'idée italique, aux fascinations du Rhin et de la Germanie soit à la mesure de sa propre latinité. Le prophète « anti-impérialiste » qu'est devenu Antonio Negri est-il le mieux placé pour entendre l'écho virgilien des vers de Leopardi? Negri n'y retrouve que les acidités d'un Machiavel soudain devenu « lyrique ». C'est dire que le débat n'est pas achevé, et qu'un tel livre en redouble l'urgence.

Bruno Pinchard

Jean-Luc GUICHET

## *Rousseau, l'animal et l'homme*

*L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*. Cerf, coll. La Nuit surveillée, 2006, 456 pages, 46 €.

Excellent travail universitaire qui intéressera bien plus de lecteurs que les seuls rousseauistes. L'angle d'attaque pourrait paraître anecdotique, il est central : l'animal a en effet focalisé sur lui, immédiatement après Descartes, la totalité des problèmes philosophiques, théologiques et politiques les plus explosifs du temps. On les retrouve au siècle suivant à la fois enrichis et transformés. Visiter l'œuvre de Rousseau à partir de là ouvre des perspectives capables de préciser la compréhension de concepts classiques (les deux sentiments de pitié et d'amour-propre, par exemple), mais permet aussi de pénétrer dans des questions anthropologiques très fines et beaucoup plus pertinentes que celle du simple passage de l'animal à l'homme. C'est en effet une question dans laquelle la pensée s'enliserait inmanquablement si l'on ne mettait en œuvre, comme le fait J.-L. Guichet, une tout autre manière d'interroger le rapport entre animalité et humanité (ainsi, par exemple, toute la reprise de l'essence de la sexualité, ou celle d'appropriation conçu comme une attitude existentielle fondamentale). Il faut savoir gré à J.-L. Guichet de sa méthode d'interrogation des textes : il sait vraiment faire jouer, avec une sensibilité aux textes qu'on lui envie, la part que tient dans le contenu même d'un concept la place qu'il occupe dans l'argumentation où il apparaît. Cela évite bien des erreurs et résout bien des énigmes. Plus rare encore : un philosophe qui sait de quoi il parle lorsqu'il parle des animaux. On pense aux plus belles pages de Starobinski sur la

botanique chez Rousseau. Cette dernière est d'ailleurs très bien située dans sa fonction propre par rapport à celle de l'animalité dans l'équilibre de l'œuvre du Genevois. Décidément, un très beau livre.

Alain Cugno

François MONCONDUIT

### *Devenir citoyen*

*Essai de philosophie politique.* Bruylant, Bruxelles, 2006, 176 pages, 35 €.

Beaucoup affirment, de nos jours, que la démocratie est essentiellement un régime procédural, imposant aux citoyens certaines règles de comportement extérieures à leur propre vie. Nul besoin d'entreprendre la rude tâche de devenir citoyen, on le serait en quelque sorte spontanément, la citoyenneté consistant alors à suivre un certain nombre de règles qui s'imposent dans les relations publiques. Telle n'était pas la conception des Grecs de l'Antiquité, qui supposaient l'acquisition d'une sagesse, l'entrée dans un difficile apprentissage de la vie dans la cité ; bref, une certaine sortie de soi, à proprement parler une conversion, pour parvenir à la vie bonne – si toutefois un tel but puisse jamais être atteint en plénitude. François Monconduit renoue avec cette sagesse et, sans fracas ni contestation intempestive de courants de pensée dominants, il insiste sur la nécessité, en vue de démocraties vivantes, de la recherche pour chacun de rendre bonne la vie ordinaire dans le but du vivre-ensemble. Sans une morale que chacun doit s'approprier et qu'il doit vivre personnellement, pas de vraie vie démocratique. Ce traité de sagesse est un traité de morale, voire de spiritualité, plus qu'un livre de philosophie politique ; il est largement inspiré par

Kierkegaard et la tradition stoïcienne, mais aussi par des « sages » contemporains comme Havel ou Patocka. Mais politique, il l'est aussi en ce qu'il rappelle opportunément certaines exigences méconnues ou oubliées du vivre-ensemble. La lecture n'en est pas toujours facile, le propos méditatif restant de haut niveau.

Paul Valadier

Pierre BOURETZ

### *Qu'appelle-t-on philosophe ?*

Gallimard, 2006, 378 pages, 19,50 €.

Pierre Bouretz exploite brillamment et intelligemment l'itinéraire intellectuel de Hannah Arendt présenté dans l'important *Denktagebuch* (*Journal de pensée*, Seuil) publié au début de cette année. Le *Denktagebuch* commence dès la publication de la première édition des *Origines du totalitarisme* (1951) ; il donne l'impression d'un extraordinaire butinage, de détour en détour, de notre philosophe, sans cependant manquer de fil conducteur. H. Arendt a longtemps cherché, avec persévérance, à éclairer la question de la contribution – ou non – de Marx à la genèse d'une des formes du totalitarisme. Elle y travailla, reprit maintes fois la recherche, ne conclut jamais, puis finalement oubliâ, nous dit Bouretz. Et c'est vrai. Toutefois, on retrouve beaucoup de la réflexion de Arendt sur Marx dans l'ouvrage-clef qui conclut cette longue promenade philosophique discontinuée. Cet ouvrage devait avoir un titre latin, *Amor mundi* (aimer le monde, comment aimer le monde ?), puis *Vita activa*. Au dernier moment, ou presque, il devint *La Condition humaine* (1958). Arendt a largement incorporé le fruit de ses recherches répétées sur Marx : la définition de l'homme par

celui-ci comme travailleur (en cela créateur de lui-même), simultanément fabricant de choses, animal *laborans*, être tout de *praxis* plutôt que *rationalis*, *politikos*. Ici prend naissance l'« administration des choses », voire la « bureaucratie », qu'a connue le bolchevisme, l'une des sources du totalitarisme moderne. En face, Arendt sauve l'« œuvre », l'« action », le « pardon » et la « promesse », comme les dépassements décisifs des limites de cette dernière entreprise. Pierre Bouretz recueille encore dans le *Denktagebuch* des propos comme « Les hommes ne sont pas nés pour mourir mais pour innover » (Archimède) et « Un enfant nous est né », pour montrer que Arendt n'avait pas oublié le titre sous lequel elle avait aussi travaillé *Amor mundi*. Cet ouvrage très intéressant commente de façon approfondie *La Condition de l'homme*.

Jean-Yves Calvez

de principes bourgeois, d'un dreyfusard et d'un militant politique pénétré par l'esprit radical, d'un anticlérical passionné enfin, capable sur ce sujet d'une rare étroitesse d'esprit : un homme de son temps donc, pour le meilleur et pour le pire. Difficile pourtant de reconnaître dans ce portrait le pédagogue de génie, sinon par quelques citations essayées de-ci de-là. On comprend le désir qu'a le biographe de se prévenir contre toute tendance hagiographique : l'iconoclasme tombe pourtant dans le même travers que ce qu'Alain appelle la « curiosité d'historien au sujet des auteurs » ; celle-ci, dit-il, « est une espèce d'injustice [...] parce que si on écrivait selon ce qu'on est, on ferait de pauvres livres qui ne serviraient à rien ». Voici le lecteur averti : au delà de la vie de Chartier, il y a l'œuvre d'Alain ; inutile de chercher ailleurs la richesse de sa pensée.

Sylvain Dufeu

Thierry LETERRE

## Alain

*Le premier intellectuel*. Stock, coll. Biographies, 2006, 590 pages, 22,50 €.

L'ambition de cette biographie, la seconde après celle d'André Sernin parue en 1985, est de montrer qu'Alain n'était pas seulement un philosophe de premier rang, mais un homme de son temps, voire de notre temps. Fils d'un vétérinaire du Perche, Emile Chartier utilise l'ascenseur social de la III<sup>e</sup> République pour bâtir une enviable carrière de professeur agrégé, grâce notamment à une mobilisation opportune de son réseau normalien. De façon plus inattendue pour qui ne connaît pas ses écrits privés, ce livre dévoile, derrière le pseudonyme d'Alain, l'image d'un grand séducteur, peu embarrassé

## Sociétés

Jacques DARRAS

### *Nous ne sommes pas faits pour la mort*

Stock, 2006, 190 pages, 18 €.

De la mort, nous sommes souvent gardés. En même temps, tous exposés. A la mort de nos proches d'abord, qui conduit à la nôtre : nulle certitude intime qui ne soit en même temps plus improbable, « réalité qui est à la fois le comble de la réalité mais aussi de l'irréalité ». Comment se débat-on avec cette « réalité irréalisante » ? Force est de constater que l'époque dans laquelle nous vivons a comme fermé la frontière, rendant

vaine et dérisoire l'imagination de l'au-delà, répudiant le paradis au nom du raisonnable, du rationnel, du réel. Nous restons cloués : ce bord est une fin définitive, que nous ne pouvons qu'accepter ; dignement si possible. Tel est le fruit à goût de néant qui nous reste de la consciencieuse épuration étalée sur des siècles, que l'on doit aussi bien à l'esprit de la Réforme, bannissant de la religion toute image, qu'à la conceptualisation qui court sur toute la philosophie depuis Platon. Sauf qu'avec la mort, ce n'est pas de rigueur logique que l'on a besoin, ni de la réduction à un réel « appauvri » jusque dans l'art et la littérature, mais de la reconnaissance de cette indéracinable réalité du désir, désir amoureux, désir fougueux de vivre et de franchir les seuils, telle que l'expriment non pas les philosophes mais les poètes, avec toute la puissance des images et l'inépuisable richesse des métaphores. On sait la passion de Jacques Darras pour la poésie, la poésie anglaise notamment, qui entretient rapports (admirables passages sur John Donne, Emily Dickinson ou Walt Whitman, entre autres...). « Oui, il faut des poètes pour traverser la frontière de la réalité », affirme l'auteur, et c'est bien ce qui caractérise la pensée de l'essayiste et poète Jacques Darras, cette capacité à traverser les frontières, esprit libre et généreux, offrant comme un cadeau un livre plein d'élan confiant – on pourrait même dire joyeux – sur un aussi grave sujet.

Françoise Le Corre

Marcianne BLÉVIS

### *La Jalousie, délices et tourments*

Seuil, 2006, 216 pages, 17 €.

A dire vrai, ici, les délices sont rares et les tourments confinent à la

folie, tant la jalousie est susceptible de nous plonger dans des états extraordinaires, et parfois impénétrables. Marcianne Blévis montre en effet que ce sentiment, apparemment banal car partagé par tous, est toujours le révélateur d'une blessure secrète. Elle fait entrer dans l'intimité du jaloux qui, victime d'une perte de soi, cherche en l'autre ou chez l'autre ce qu'il n'a pas ou ce qu'il n'est pas : Clara et Pauline, par exemple, en quête de leur identité féminine, Xavier, voyeur... et beaucoup d'autres qui, sous leur masque, témoignent de désarrois complexes et de souffrances secrètes... Le jaloux apparaît comme un tyran, intrusif, possessif, sûr de son bon droit ; il est en réalité un amputé, ayant perdu une part de lui-même, un errant qui n'a plus de lieu où se poser : c'est, pour reprendre l'expression imagée de l'auteur, « un sans-domicile-fixe ». On comprend alors l'immense besoin qu'il a de l'autre pour se sentir exister et aimer ; c'est en l'exploitant et en exerçant sur lui sa violence qu'il en donne l'illusion. Dans cet ouvrage infiniment sensible et subtil, Marcianne Blévis se met en scène au même titre que ses analysants ; elle nous fait partager ce qui constitue le travail de l'analyste dans la cure : l'écoute, le décryptage des liens et associations de l'inconscient. « Imaginer, c'est se déplacer, voyager chez l'autre. » Grâce aussi aux effets que produisent en elle les mots, les gestes ou attitudes de ses patients, elle parvient à déloger la jalousie de ses cachettes et oubliettes. Il s'agira, désormais, de retrouver les terres désertées de l'enfance, l'instant où a débuté la perte de soi, de s'y aventurer avec l'aide de l'analyste, pour pouvoir reprendre pied hors du marécage et s'avancer, enfin, sur la terre ferme.

Cécile Sales

Evelyne RIBERT

## *Liberté, égalité, carte d'identité*

*Les jeunes issus de l'immigration et l'appartenance nationale.* La Découverte, 2006, 274 pages, 23,50 €.

Quel est le rapport qu'entretiennent les jeunes d'origine étrangère à la nationalité? Est-il conflictuel, signe d'un échec du processus d'intégration? Cette enquête de terrain, issue de la thèse de doctorat de l'auteur, répond aux craintes d'une crise du pacte républicain. L'analyse est vivante et rigoureuse : elle donne à voir le point de vue, guère connu, des intéressés. La démarche de la recherche est sans cesse explicitée, ses hypothèses réinterrogées, et nourrie de références sociologiques, de Erving Goffman aux travaux de Abdelmalek Sayad. Evelyne Ribert étudie ainsi l'impact de la procédure de « manifestation de volonté » instaurée par la loi Méhaignerie en 1993 (abrogée par la loi Guigou en 1998), qui remplace l'obtention automatique de la nationalité afin de « favoriser un passage conscient et organisé d'une nationalité à une autre ». L'analyse dresse un constat d'échec de cette procédure : l'acquisition de la nationalité française va de soi pour ces jeunes, et n'est pas menée dans une visée utilitaire mais égalitaire. Elle relève de l'évidence pour une vie normale en France. L'identité de ces jeunes n'apparaît donc pas conflictuelle ou écartelée : ceux-ci concilient au contraire leur identité française et leur origine étrangère. La remise en question du modèle d'appartenance nationale semble concerner l'ensemble de la jeunesse en France sans impliquer de péril en la nation : l'adhésion aux valeurs universalistes est réelle, le désir des jeunes d'origine étrangère réside essentiellement dans la recherche de leur place dans la société, dans le respect de leurs

différences. L'analyse est percutante et éclaire les débats, au lendemain de violences urbaines et d'engouements sportifs.

Lucie Moreau

Guy BURGEL

## *La Revanche des villes*

Hachette/littératures, 2006, 240 pages, 19,50 €.

Jacques DONZELOT

## *Quand la ville se défait*

*Quelle politique face à la crise des banlieues?* Le Seuil, 2006, 190 pages, 16 €.

La fin des villes – annoncée il y a un demi-siècle par les augures de la révolution verte – serait un leurre. Ouvrant son essai par cette affirmation, le géographe Guy Burgel prophétise ensuite la « revanche » des grandes cités de ce monde, « act[rices] majeur[es] de la mondialisation ». De Paris à Los Angeles, d'Alger à Moscou, au delà des différences de représentation et des écarts de développement, le pari de G. Burgel est de donner à voir la convergence croissante des logiques et des problématiques des villes contemporaines. Équilibre social, développement de l'emploi, sécurité des habitants, gestion des mobilités, cohérence des espaces politiques... sont autant d'enjeux partagés par toutes les mégapoles, soit plus de trois milliards d'habitants. Ce tableau bruyant et bigarré de notre civilisation urbaine offre une mise en perspective internationale inédite de l'ouvrage de Jacques Donzelot. Si les deux auteurs ont en commun de s'attacher aux dynamiques propres de la ville comme territoire et scène politique, le sociologue s'attelle, quant à lui, à démontrer la spécificité de la « question urbaine », au

travers de l'histoire de la France urbaine et, plus particulièrement, de la crise de novembre 2005. La ville n'est plus l'image homothétique de l'ensemble de la société, simple scène de théâtre où se jouait le drame social des « classes dangereuses », c'est un espace public et politique à part entière, aujourd'hui en pleine crise, eu égard au triple mouvement de « relégation » des classes défavorisées dans des habitats sinistrés, de « péri-urbanisation » des classes moyennes dans un repli sur soi frileux, et de « gentrification » des centres-villes par des classes supérieures en mal de distinction. La ville se déferait et, à sa suite, la société. Stigmatisant les récentes politiques de la ville, J. Donzelot avance des propositions pour la ville *via* trois *media* éprouvés aux Etats-Unis : une mobilité facilitée plutôt qu'une mixité imposée ; un pouvoir des habitants restauré ; une refondation soutenue par une plus grande participation politique. *In fine*, nos deux auteurs se retrouvent pour souhaiter le retour de la cité à sa vocation originelle et originale : un lieu d'émancipation fondé sur l'adhésion démocratique de ses membres.

Marie Lecerf

Mark OSIEL

### *Juger les crimes de masse*

*La mémoire collective et le droit.* Préface d'Antoine Garapon. Seuil, coll. La Couleur des idées, 2006, 454 pages, 25 €.

Au moment où, en France, des interrogations se manifestent sur le bien-fondé de lois dites de mémoire (pénalisation du négationnisme, reconnaissance du génocide arménien, polémique sur les effets de la colonisation), le livre de Mark Osiel, bien que traduit tardivement (première publication en

1997 aux Etats-Unis), apporte une contribution de premier ordre au débat sur le rôle respectif des historiens et des juristes dans l'interprétation des événements contemporains. En effet, alors que la justice pénale internationale se pérennise avec la Cour pénale internationale, l'analyse sans complaisance des procès de Nuremberg ou de Paul Touvier en France, par exemple, permet de souligner, au terme d'une large approche de sociologie criminelle, aussi bien les écueils que les apports des procès des auteurs de crimes de masse, le terme de génocide semblant parfois traduit par l'expression insatisfaisante de « massacres administratifs ». Chaque grand procès est alors l'enjeu de la reconstruction d'un récit, et le moindre risque n'est pas l'édification d'une histoire officielle. Parmi les obstacles à la mémoire façonnée par le droit, est analysé le paradoxe de la possible remise en cause de la légitimité du pouvoir des gouvernants, dans la mesure où ceux qui sont jugés ont été dans un passé récent les pairs de ceux qui les font juger. Le livre de Mark Osiel demeure donc d'une grande acuité, alors que s'ouvre à Bagdad le second procès de Saddam Hussein pour les massacres de Kurdes en 1988. Nul doute que l'on ne retrouve dans le déroulement de cette procédure les manques, mais aussi les avancées favorables à l'édification d'une mémoire collective partagée, si bien analysée dans ce livre.

Pierre Kramer

Raymond KRAKOVITCH

### *Edgar Faure, le virtuose de la politique*

Economica, 2006, 288 pages, 29 €.

Que de rappels précieux dans ce livre, pour ceux qui ont, d'une manière ou d'une autre, connu cette époque, de la

IV<sup>e</sup> République aux premières étapes de la V<sup>e</sup>. Edgar Faure a tout vécu de la vie politique française, sauf la présidence de la République (il eût certes pu y accéder). Que faut-il rappeler ? La loi d'orientation de l'Université après « mai 68 », quelle tâche ! Il avait commencé par être adjoint du procureur dans les procès de Nuremberg. Il n'y avait pas requis la peine de mort ; plus tard, pourtant, jusqu'au moment de l'abolition, il se montra partisan de « la dissuasion » « dans le cas de massacres de populations innocentes ». Proche de Mendès France, il se trouva en conflit avec lui. « Gaulliste », mais « seulement après la disparition du Général ». On se pose plus d'une fois la question de savoir s'il était opportuniste ; en tout cas, il n'était pas conformiste. A mesure qu'on avance, on se demande qui était l'homme dans toute cette vie ? On n'est pas sûr qu'il ait eu de nombreuses convictions, il est pourtant dit « homme de conviction » – plus justement peut-être, « homme de conviction faisant comme s'il n'en avait pas ». Croyant, selon plusieurs témoignages, « vaguement » toutefois, d'après l'une de ses filles. « Il faut une philosophie si nous voulons continuer à vivre », a-t-il dit lui-même (il se référerait principalement à Karl Popper, garantissant plus de dire de quelque chose qu'il est faux que de dire qu'il est vrai). « Discret sur lui-même », c'est encore une formule typique le concernant. « Paladin de la politique », dit enfin Raymond Krakovitch en concluant cette rencontre d'une grande figure.

Jean-Yves Calvez

Georges COURADE (éd.)

### *L'Afrique des idées reçues*

Belin, 2006, 400 pages, 25 €.

Incontestablement, le livre le plus original paru sur l'Afrique subsaharienne

ces dernières années, en France. Il s'agit d'un ouvrage collectif dont l'initiateur est Georges Courade, spécialiste du développement rural qui n'a pas hésité à vouloir en pratique, non sans difficultés de réalisation, une excellente idée : expliquer aux Français s'imaginant tout connaître de l'Afrique qu'ils raisonnent souvent en fait à partir de clichés, de généralisations et de caricatures. Il s'agit donc d'un livre engagé, où l'on sent la passion du sujet traité et la volonté de remettre en cause les « idées reçues ». Sa réalisation a exigé aussi un réseau assez impressionnant de chercheurs français ou africains qui ont accepté de se rallier à l'enthousiasme du maître d'œuvre. L'ouvrage échappe de la sorte à trois travers : le catastrophisme, stimulant les ventes mais compromettant la finesse de la réflexion ; la sensiblerie paternaliste, mal endémique dans la littérature humanitaire ; l'élitisme enfin, norme de milieux universitaires ayant cette fois décidé de s'adresser au grand public dans un style volontairement accessible. La présentation d'ensemble est attrayante, et la formulation généralement nerveuse des « idées reçues » engage à la lecture. Il faut toutefois un minimum de connaissances spécialisées pour pouvoir juger de la valeur d'analyses très techniques, sur les pratiques agricoles ou l'élevage surtout, qui occupent dans le livre une place sans doute disproportionnée. En outre, tous les développements ne récusent pas nécessairement l'idée reçue présentée en tête du chapitre : l'harmonisation entre les arguments, assez inégaux d'ailleurs, n'a pas été poussée à l'extrême, et certains contributeurs contestent délibérément le classement de quelques affirmations dans les « idées reçues ». Ainsi, en lisant la notice correspondante, la corruption demeure bien une « affaire africaine » ;

de même les développements sur les questions ethniques contredisent largement les dénonciations hasardeuses des titres. Ce livre nuancé ne constitue donc pas une réponse standardisée et politiquement correcte au foisonnement des « idées reçues ». Il restera certainement comme un manuel de référence à sa manière, délibérément non conformiste ; cependant, il fait une place encore trop étroite à l'Afrique non francophone.

François Gaulme

Jean-Joseph BOILLOT

### *L'Économie de l'Inde*

La Découverte, coll. Repères, 2006,  
122 pages, 10,50 €.

L'excellente collection Repères s'honore de cette présentation de l'économie de l'Inde. Le lecteur y trouvera non seulement les statistiques de la géographie économique de l'Inde, son évolution démographique, sa croissance encore bien éloignée de celle de son puissant voisin la Chine, la répartition très inégale de son revenu en dépit d'une classe moyenne en expansion, sa pauvreté qui s'estompe très lentement, ses atouts culturels et ses handicaps institutionnels, mais aussi les principaux attendus d'un avenir incertain, malgré les progrès spectaculaires depuis cinq ans. La voie indienne du développement autocentré des quarante premières années de l'indépendance a montré ses lourdeurs, puis son échec. Les modifications législatives et réglementaires initiées au début des années 1990, fondées sur l'ouverture de l'Inde aux investissements étrangers et sur une libéralisation de l'initiative économique interne, relâchées puis réactivées au début du 3<sup>e</sup> millénaire, expliquent une part du dynamisme

actuel. Mais l'essentiel semble être ailleurs : une politique favorable à l'esprit d'entreprise dans un environnement encore très contrasté : les deux tiers de la richesse nationale sont produits par la moitié de la population et les pôles de développement que sont Delhi, Goa et Pondichéry. Comme en Chine, les centres d'activité ouverts sur le commerce international sont les plus dynamiques. Mais, à la différence de la Chine (et plus encore de la Russie), la sûreté juridique indienne favorise les mille formes d'entreprise économique. Pour qui s'intéresse à la géopolitique économique, l'ouvrage de J.-J. Boillot rappellera que le poids de l'Inde est à surveiller.

Etienne Perrot

Mustapha CHERIF

### *L'Islam, tolérant ou intolérant ?*

Préface de Jean-Luc Nancy. Odile Jacob,  
2006, 296 pages, 22,90 €.

Mustapha Chérif, philosophe et islamologue, professeur à l'Université d'Alger, a été ministre et ambassadeur. Il développe deux séries de conférences données au Collège de France au printemps 2004, « Le musulman et l'autre » et « Les musulmans et la mondialisation ». Les titres dans lesquels le terme « musulman » a pris la place de celui d'islam témoignent ainsi du désir de l'auteur de rester au plus près de la réalité et de la situation des musulmans dans le monde actuel. Il s'agit du plaidoyer d'un musulman cultivé et éclairé pour illustrer la tolérance de l'islam et des musulmans. Pour ce faire, il s'appuie sur une réflexion philosophique et rationnelle, sans se réfugier derrière des arguments religieux ou des citations coraniques. Il plaide pour l'ouverture à l'autre, différent, et

pour la défense des universaux que sont le vrai, le beau et le juste. Ouverture dont il explicitera les dix dimensions fondamentales, parmi lesquelles le mystère de la vie et son caractère sacré, la liberté, le rappel et la confirmation des messages antérieurs à l'islam, la justice et la paix, la Parole révélée comme chemin vers l'ouvert. Il réfute les hypothèses erronées de Samuel Huntington dans *Le Choc des civilisations*. On lira avec intérêt les deux pages sur la vision spécifique du temps en islam, dans laquelle la vie est une succession d'instantanés, dans la ligne de l'absence de causalité efficiente que l'on trouve dans certains courants de l'islam. Un livre à retenir.

Jacques Langhade

## Questions religieuses

Adrien DEMOUSTIER

### *Les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola*

Lecture pratique d'un texte. Ed. Facultés Jésumites de Paris, 2006, 542 pages, 39 €.

Voici un maître-livre : le livre d'un maître dans l'art de l'accompagnement spirituel, dont la lecture des *Exercices spirituels* est nourrie par l'écoute attentive d'hommes et de femmes qui se sont laissés transformer en les faisant ou en les donnant ; un livre-maître auquel revenir pour mieux comprendre la profondeur de l'expérience et se rendre plus apte à la favoriser. L'ouvrage offre une lecture pas à pas du parcours que propose Ignace, en en situant les conditions de réalisation fructueuse. Les règles finales, hors

parcours, interviennent au fil des pages, conformément à leur rôle de permettre l'interprétation de l'expérience et sa transposition dans la vie quotidienne. Linéaire et parfois littérale, cette lecture réussit – c'est son originalité et sa force – à mettre en lumière quelle opération de structuration s'accomplit par les *Exercices* : naissance à une parole de liberté, qui donne de poser de manière spirituelle des choix concrets à portée sociale. La référence à l'anthropologie psychanalytique est ici présente, mais bien comme référence et non comme scolastique contraignante plaquée sur les *Exercices* ; elle permet de comprendre comment « les exercices respectent mais affinent les grandes structures anthropologiques qui animent l'homme » (p. 484). Car la référence centrale reste la figure du Christ, incarnant dans « la forme » humaine « l'au-delà de la forme » que révèle la résurrection. Là est le secret de la mystique ignatienne, cette capacité à vivre dans une forme l'au-delà de la forme. L'attention au texte, ajustée par un abord d'historien qui évite dépendance fondamentaliste ou rejet trop facile de la lettre, devient école de liberté pour l'accompagnateur. Elle requiert une lecture patiente, qui pèse le poids d'expérience des formules.

Sylvie Robert

Jean GREISCH

### *Entendre d'une autre oreille*

Les enjeux philosophiques de l'herméneutique biblique. Bayard, 2006, 298 pages, 37 €.

Sous ce titre, Jean Greisch, bien connu pour ses travaux en herméneutique philosophique, étudie notre rapport à la Bible selon trois axes : la

lecture, l'interprétation et la compréhension. Ce livre s'inscrit dans la ligne des travaux de Paul Ricœur, entre autres de *L'Herméneutique biblique* (2001). Il comprend trois parties : 1/ Lire, c'est mettre en présence un auteur et un lecteur *via* un texte, avec les interactions que cela produit. Reprenant la métaphore d'Ezéchiel, il s'agit de manger le livre ; et, selon l'axiome de saint Grégoire, l'Écriture grandit avec ceux qui la lisent – avec des références à Iser pour une phénoménologie de la lecture et à Umberto Eco pour le lecteur implicite. 2/ Consacrée à l'interprétation, elle aborde les différents types d'exégèse, les sens de l'Écriture et l'inspiration, avec des références à des auteurs contemporains bien connus dans l'univers francophone. On aurait aimé davantage de références aux problématiques un peu différentes provenant d'auteurs germaniques ou anglo-saxons. Il semble aussi que le clivage entre exégèse scientifique et exégèse ancienne ne soit pas suffisamment élucidé, et surtout leur articulation possible comme, par exemple, la question de savoir à quelles conditions une exégèse typologique est encore aujourd'hui possible en tenant compte des résultats de l'exégèse critique. 3/ La troisième partie, consacrée à la compréhension, développe les difficiles questions de l'accomplissement et de l'actualisation de l'Écriture. On louera ce livre pour la clarté de son exposé de problèmes complexes, abordés par des auteurs souvent de lecture difficile. Or, dès qu'il ouvre la Bible et qu'il cherche à l'étudier scientifiquement, le lecteur se pose inévitablement des questions de type herméneutique. Jean Greisch apportera sinon une réponse à toutes ces questions, du moins l'aidera-t-il à les bien poser. C'est ce qu'on attendait du philosophe.

Jacques Trublet

François-Xavier DURRWELL

## *La Mort du Fils*

*Le mystère de Jésus et de l'homme.* Cerf, coll. Théologies, 2006, 192 pages, 23 €.

Dernier livre de François-Xavier Durrwell, théologien, disparu l'an dernier. Au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, il a fait résonner à nouveau le mystère de la résurrection et l'a remis au cœur de la théologie du salut, alors que ce centre de la foi fut trop longtemps relégué dans le discours apologétique. Une fois encore, il traite ici du mystère pascal, le propre de cet ouvrage-testament étant de souligner l'immanence mutuelle – on pourrait dire la circum-cession – entre ses deux faces de mort et de résurrection. Le mystère pascal est fait de cet échange constant où la première anticipe les traits de la seconde, tandis que le ressuscité garde les stigmates de sa passion. L'auteur rassemble en une grande brassée les thèmes qui lui sont chers et propose une théologie de la mort filiale de Jésus, de sa mort glorieuse, à la manière de saint Jean, de sa mort vivifiante et définitivement actuelle, de sa mort partagée et célébrée dans l'eucharistie, d'une mort qui est, au même titre que la résurrection, un engendrement du Fils par le Père. La parole du *Psaume 2*, « Tu es mon fils, moi aujourd'hui je t'ai engendré », retentit sans cesse dans ces pages. Cette mort, inscrite dans le mystère trinitaire, est bien aussi une mort pour nous, « pour nos péchés » ; non pas une mort comprise comme une peine imposée pour rendre justice à un Dieu offensé, mais comme une mort d'amour et de pleine communion. F.-X. Durrwell reconnaît qu'il se répète un peu, dans un texte toujours pétri de citations d'Écriture, comme s'il n'arrivait pas à achever une longue hymne de louange. Il est vrai que le livre

affirme vigoureusement et argumente peu : il n'en a plus besoin. En terminant cette paradoxale « apologie de la mort », on pense à la prière de Teilhard de Chardin : « Ce n'est pas assez que je meure en communiant... Apprenez-moi à communier en mourant. »

Bernard Sesboüé

Christian DUQUOC

### *Dieu partagé*

*Le doute et l'histoire.* Cerf, coll. Théologies, 2006, 318 pages, 32 €.

Le titre est délibérément ambigu : « Dieu partagé », c'est Dieu « donné », c'est aussi Dieu qui « doute » ou « hésite ». Certes, la théologie a refusé d'attribuer à Dieu quelque indécision ou ambivalence de sentiments. Mais l'alliance de Dieu avec Israël, telle que la Bible la relate, est contrastée ou même conflictuelle : Dieu se révèle dans cette histoire, il se « compromet » avec elle, en même temps que son intention garde un caractère d'énigme et que le futur de l'histoire demeure indéterminé. C'est justement dans l'espace laissé libre que se déploie « l'invention humaine du divin » : l'auteur en suit les métamorphoses depuis l'Antiquité jusqu'à la modernité occidentale. Mais la prise en compte de la révélation biblique appelle en fait une « subversion du divin » : la notion classique de transcendence ne suffit pas à rendre compte d'une « blessure de Dieu par le devenir de l'alliance » ; le Dieu de la Bible se révèle avant tout comme « Serviteur » ; l'omniscience et l'impassibilité divines doivent être repensées d'une manière qui respecte la dialectique entre puissance et faiblesse de Dieu. L'ambivalence du titre se confirme au terme : Dieu se donne bien en partage,

mais il a « choisi d'inventer l'avenir en réciprocité », et il y a donc place pour l'incertitude et le doute. Rien qui aille là contre l'espérance ; simplement, Dieu laisse place à l'humanité dans sa manière d'agir. Un livre profond sur la connaissance de Dieu, attentif au mode biblique de la révélation en même temps qu'aux évolutions de l'Occident.

Michel Fédou

Jacques LAGROYE

### *La Vérité dans l'Eglise catholique*

*Contestations et restauration d'un régime d'autorité.* Belin, 2006, 304 pages, 23 €.

A partir d'entretiens et d'observations, le sociologue Jacques Lagroye livre une analyse actuelle de l'Église catholique en France. Un examen approfondi de l'intérieur met en lumière deux manières de concevoir la vérité, deux façons idéal-typiques de vivre la foi. En premier lieu, une « configuration institutionnelle » développe le « régime des certitudes ». Il s'agit de préserver les convictions doctrinales depuis le temple de la tradition, objectif réalisé et légitimé par la hiérarchie. Selon cette conception de la vérité, l'autorité organisée justifie la répartition des rôles et des pouvoirs entre les acteurs et détermine le statut attribué aux discours des différents fidèles ; d'où des distinctions radicales entre les clercs et les laïcs, les prêtres et les évêques... Cependant, plusieurs facteurs remettent en cause ce régime : la « rencontre des valeurs des autres » par les catholiques, le questionnement critique des sciences sociales à l'égard de l'institution, l'érosion des « certitudes morales » défendues autrefois par l'Église, « la promotion des laïcs » au sein des

structures et mouvements religieux. C'est dans un tel contexte que voit le jour, en second lieu, « le régime des témoignages » : le rapport à la vérité y est subjectivisé et intimisé ; il s'agit d'opérer un rapprochement libre avec une personne en la personne de Jésus-Christ. Dès lors, le vrai problème, ce qui fait précisément « crise » aujourd'hui, est le fait que les catholiques méconnaissent ou dissimulent l'ampleur de la divergence entre ces deux régimes, d'où une réelle tension entre tous les fidèles, entre les croyants et leur hiérarchie. A méditer...

Olivier Bobineau

Isabelle LE BOURGEOIS

### *Dieu sous les verrous*

Propos recueillis par Yves de Gentil-Baichis.  
Presses de la Renaissance, 2006, 234 pages,  
17 €.

Le statut des aumôniers de prison est, en France, extrêmement particulier. Ce sont les seules personnes n'appartenant pas directement au personnel de l'Administration pénitentiaire qui ont le pouvoir de circuler librement à l'intérieur même de la détention, afin de rencontrer les détenus dans leur cellule. Survivance d'Ancien Régime de la présence de l'Eglise auprès des plus délaissés, galériens ou condamnés à mort, ils sont mieux que tolérés

par la sourcilleuse A. P. qui reconnaît en eux un élément pondérateur – au même titre que la télévision. Mais ils représentent également et surtout une remarquable présence de tout autre chose : l'ouverture sur l'infini des possibles pour une population d'êtres en extrême souffrance. Isabelle Le Bourgeois, religieuse, psychanalyste, aumônier à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, coordonne l'ensemble des aumôniers catholiques d'une région pénitentiaire. Elle est une figure reconnue et admirée par quiconque s'approche de près ou de loin de la prison. On trouvera dans ce livre des indications précieuses sur sa vocation très discrètement évoquée, mais surtout sur trois axes fondamentaux : la dénonciation de l'erreur massive qui est en train de se commettre dans l'indifférence générale en matière de politique pénitentiaire ; une compréhension fine de l'incarcération (pages remarquables sur le statut de la violence en prison : plus elle est réprimée, plus elle commet de dégâts, ou encore sur le sens de la dénégation qui affecte presque tous les nouveaux détenus clamant leur innocence) ; une approche de théologie concrète (discrétion du Dieu dont elle témoigne, interrogation sur l'impossibilité qui lui est imposée de pouvoir donner le sacrement d'une réconciliation qu'elle a entièrement portée, distinction entre guérison et salut).

Alain Cugno

